chain comme vous-même. — Enfants, honorez votre père et votre mère, afin que vous soyez heureux. — Dieu me voit. Dieu m'entend. — Aimez-vous les uns les autres. — Les lèvres menteuses sont en abomination au Seigneur. — Quiconque ne veut pas travailler ne doit pas manger. » Vous voyez, mon ami, que c'est tout le christianisme en abrégé.

Il est commenté à ces enfants par de bonnes Sœurs, dont les bonnets sont quelquefois bien étranges, mais qui sont si bonnes et dont la voix est si douce. Hâtez-vous d'en faire venir une vingtaine.

La Crèche et l'Asile (dont je ne prétends certes pas être l'inventeur) garderont jusqu'à sept ans les enfants de vos ouvriers. A l'œuvre maintenant, charpentiers et maçons, à l'œuvre, et bâtissez des Ecoles pour ce grand manufacturier, qui est mon ami. Je vous engage très instamment à en construire dans l'intérieur même de votre usine, sous les yeux des pères, sous les voûtes. Il est très certain que les enfants se perdent entre eux, et qu'ils se perdent principalement durant les récréations [illegible] les dimanches. Ne les [illegible] eux-mêmes. Qu'ils jouent bruyamment, mais près de vous. Et que, [illegible] cette bande folle soit confiée [illegible] quelqu'un de ces excellents Patronages que vous n'avez pas aujourd'hui, mais que vous aurez demain. Ne placez pas, d'ailleurs, toutes ces institutions en dehors de l'action de votre paroisse. La paroisse est un *microcosme*, un petit monde où toutes les œuvres trouvent naturellement leur place, où toutes les œuvres peuvent librement se mouvoir. Vous ne romprez pas de tels liens.

Cependant votre femme a pensé à fonder un Ouvroir. Elle s'est dit qu'il lui fallait faire des chrétiennes, et déjà s'est mise à l'œuvre. L'autre jour je lui lisais les admirables statuts de l'Ordre du Saint-Esprit de Montpellier, et elle a été tout particulièrement frappée du soin très-intelligent dont les jeunes filles pauvres étaient l'objet dans cet Ordre disparu et que nous ne connaissons plus assez. On leur faisait apprendre le bons métiers, et on les plaçait chez d'honnêtes gens; puis, on s'occupait fort sérieusement à les marier avec des ouvriers qui fussent dignes d'elles. Il semble qu'aujourd'hui nous n'attachons pas assez d'importance à cette grande question du mariage, et j'ajouterai que certains catholiques regardent un peu trop ce sacrement comme *shocking*. Ils ont tort, mais surtout en ce qui concerne la société et les œuvres ouvrières. Pour l'ouvrier, tout dépend de son mariage. S'il épouse une femme qui soit seulement sotte, il est perdu. On voit d'excellents travailleurs qui n'arrivent et n'arriveront jamais à rien, parce que leurs ménagères ne sont pas intelligentes ou sont trop dépensières. Preparez-nous, mon ami, préparez-nous une génération d'ouvrières sages, modestes, laborieuses, économes. Fondez « l'Œuvre des Dots » : à chacune de vos ouvrières qui se marient, donnez cinq cents francs, ou bien encore un humble [illegible] en noyer, ou un gentil trousseau bien propret. Ne les perdez plus de vue : fondez pour ces intéressants petits ménages, fondez « l'Œuvre du Linge », et distribuez-leur, en temps opportun, de grosse bonne toile, des draps solides, de petites layettes bien durables.

Les dons en nature ne sont pas toujours aussi bien reçus que les dons en argent; mais, somme toute, ils humilient moins et sont d'un meilleur profit. C'est tout avantage.

Votre [illegible] préoccupation doit être, [illegible] élever ces âmes, de les [illegible]. Il faut leur laisser, [illegible] qu'il se peut, le gouvernement de leurs petites affaires intérieures, et notamment de leurs Associations. L'homme qui, placé dans un bon milieu, se trouve avoir quelque part une voix délibérative, cet homme a vraiment une plus fière, une plus haute idée de lui-même. Je n'ai pas, d'ailleurs, à vous écrire ici tout un « Traite de l'Association, » à vous rappeler les anciennes Corporations, à les comparer à nos Sociétés de secours mutuels. Je vous mettrai seulement en garde contre une imitation trop servile de nos institutions d'il y a huit cents ans. Mon cher ami, il est trop vrai qu'on ne revient jamais sur ses pas. Dieu, Jésus-Christ et l'Eglise ne changent point et se tiennent, magnifiquement immobiles, au centre de l'histoire; mais tout le reste se modifie. Les Confréries du temps de saint Louis sont seulement imitables dans l'esprit qui les anime; quant à leurs Statuts particuliers, ils étaient parfaitement accommodés à leur époque, mais non pas à la nôtre. Nous n'avons à demander aux vieilles corporations que leur vie chrétienne, et non pas leur organisation extérieure.

Donc, créons partout des Associations catholiques qui se gouvernent librement elles mêmes, comme il convient à des assemblées d'hommes qui ont été créés par Dieu et lavés dans le sang de Jésus-Christ. Créons-en sans cesse de nouvelles et ne les calquons pas sur des œuvres mortes, mais sur l'Eglise qui est la Vie.

III

Cependant vous n'en avez encore pas fini avec mes projets de réforme, et mes conseils, d'ailleurs, ne vous ont rien appris de bien nouveau. Donc, il convient d'aller plus loin. Lorsque votre père me mena à votre belle et vaste exploitation, je lui demandai (il y a de cela plusieurs années) « si ses ouvriers étaient aussi bien logés que ses machines. » Il hocha la tête en souriant et me pria de le suivre. Il voulait, dit-il, me conduire lui-même dans le logis de ses meilleurs, de ses plus heureux ouvriers. Quels bouges, mon ami, quels bouges ! Les murs suaient une affreuse humidité, que votre père appelait en riant « de l'essence de rhumatismes. Une odeur infecte se mêlait à d'horribles ténèbres. Le long des escaliers hideux, nous grimpions en nous appuyant à une corde noire et graisseuse. Les marches manquaient souvent sous nos pas; des femmes en guenilles accouraient au bruit, et les portes entr'ouvertes nous donnaient un peu de cette lumière qui nous était nécessaire pour continuer notre route.

Nous arrivions ainsi au quatrième, au cinquième étage, et nous pénétrions dans un taudis abject où le parfum d'une cuisine douteuse se confondait avec celui du linge qui séchait à la corde et de l'évier qui était mal fermé. La ménagère blême et jaune nous recevait avec un mauvais sourire, et l'on voyait que notre visite ne lui était pas absolument agréable. Nous sortîmes plus vite que nous n'étions entrés, mornes. Les choses sont encore dans le même état, sans doute. Eh bien ! mon ami, il ne faut pas que cela dure.

A un quart-d'heure de votre fabrique, vous possédez un long terrain dont vous étiez jadis fort embarrassé. C'est un grand immense rectangle, où poussent aujourd'hui les plus méchantes herbes de la création, et que le bon Dieu a pourtant orné d'une source dont l'eau est véritablement délicieuse. Puis donc que vous avez en ce moment (ô chose rare !) de l'argent dont vous ne savez que faire, creusez-moi dans ce terrain-là les fondations de soixante petites maisons ouvrières. Oui, mon ami, soixante. Et n'ajoutez pas un mot, ou j'irai jusqu'à cent. Chacune de ces maisons vous coûtera un peu plus de 3,000 francs (1). Elles seront en bonnes briques hydro... hydro... c'est hydrofuges, je crois, qu'il faut dire; mais, en vérité, si les briques sont bonnes, leur nom est bien mauvais. Qu'importe : voici comment sera distribuée chacune de ces jolies maisons ouvrières. Au rez-de-chaussée, une petite cuisine avec un beau robinet d'eau claire; une cour de quatre ou cinq mètres carrés où l'on peut étendre le linge et planter deux giroflées, et enfin un petit salon qui sert aussi de salle-à-manger. Au première étage, une chambre à coucher et un cabinet « y attenant. » Même disposition au second étage, si vous pensez que l'on peut se donner le luxe d'un second étage. De petits papiers frais, partout. Vous veillerez aux appareils de ventilation et de chauffage : car il ne faut pas que les enfants aient trop chaud ou trop froid, les pauvrets. Toutes ces maisons s'ouvriront sur une grande cour plantée de beaux arbres, où les ouvriers prendront le frais chaque soir, en été, et où ils joueront aux boules le dimanche. Une belle fontaine en fera l'ornement; j'ose espérer que les femmes n'y bavarderont pas trop, et que jamais une Marguerite n'y sera rencontrée par un Faust.

Telle est la cité ouvrière à laquelle je vous permets d'attacher votre nom. Ne parlons pas de votre statue : c'est inutile et bête. « Mais, me direz-vous, faudra-t-il que je donne ces soixante petits palais POUR RIEN ? »

Vous avez une manière de prononcer ces deux derniers mots qui m'a toujours un peu diverti, et vous prenez alors un certain petit air effaré qui me ravit. Mais rassurez-vous. Ces maisons, vous les louerez. Oui, vous les louerez dix sous par jour, trois francs par semaine, un peu plus de cent cinquante francs par an. Vos ouvriers se les disputeront, et vous pourrez réserver ces locations, comme une véritable récompense, à ceux dont vous aurez lieu d'être le plus assidûment satisfait. Vous verrez, mon ami, vous verrez que vous serez très fier de vos locataires. Leurs ménagères se feront gloire de tenir leurs maisons « propre comme l'œil ; » elles y verseront tous les jours vingt seaux d'eau qui laveront par-dessus le marché le mari et les enfants. Et tous de rire, et d'être heureux. Si vous voulez mériter mon estime, vous « les diminuerez » avant dix ans, et ne leur imposerez plus que cent francs de loyer. Puis, le jour viendra..... (faut-il aller plus loin, mon ami? j'ai vraiment peur d'être bien socialiste), le jour viendra où, après trente ans de location, vous direz à chacun d'eux : « Mon ami, vous êtes propriétaire, — De quoi ? — De votre petite maison. Voici l'acte en bonne forme. » Et voilà où sournoisement je voulais vous conduire, vous et mes chers ouvriers.

Voyez quel chemin nous avons fait. Nous avons commencé par une simple amélioration de leur salaire, et nous sommes arrivés à leur constituer une propriété. C'est l'avenir, et, si nous le voulons bien, c'est l'avenir de demain, c'est l'avenir de ce soir.

IV

Il faut, de toute nécessité, il faut en venir là. Les ouvriers sont tellement éloignés du cœur de Jésus-Christ qu'ils ne veulent plus croire, sans des preuves matérielles et palpables, à ceux qui veulent les jeter sur ce cœur de l'Homme-Dieu. Vous savez que j'ai souvent parlé devant des auditoires ouvriers, et que je leur ai notamment raconté, en plusieurs quartiers des plus populaires, l'Histoire de la Charité catholique. Le sujet était magnifique, et je me suis toujours efforcé de ne point trop rester au-dessous de ma tâche. Mais voici ce qui m'est plus d'une fois arrivé. Au moment où je terminais ma conférence et quand je m'apprêtais à descendre de l'estrade en m'épongeant le front, je voyais plusieurs ouvriers s'avancer vers moi et, avec un profond accent de vérité, m'exposer la misère où ils étaient tombés. Il me demandaient du travail, pour ne pas achever de mourir de faim ; et moi, l'historien de la charité, j'étais souvent forcé de les éconduire avec de bonnes promesses qui ne les nourrissaient pas Comme vous le voyez, mon ami, les catholiques n'ont pas ici le droit de se croiser les bras.

(1) Ici encore, comme dans les pages qui précèdent, nous prenons pour type les fondations de M. Mame. Nous leur consacrerons prochainement un article spécial.

Il est temps qu'ils créent enfin cette «Agence générale de placement » dont je sollicite depuis si longtemps la création, et qui nous permettrait peut-être de ne laisser aucun travailleur sans ouvrage. Il est temps qu'ils fondent aussi de grandes Usines modèles qui seront un jour les types de toutes les industries christianisées. Il est temps que de grands Ateliers chrétiens, où travailleront réellement les ouvriers sans travail, fassent oublier ces fameux Ateliers nationaux où l'on ne travaillait guères, où l'on ne travaillait pas.

N'oublions pas les intelligences. Je sais un prêtre à Paris, un prêtre au large cœur et au vaste entendement, qui fonde en ce moment une Université ouvrière. Nous l'y aiderons de notre mieux. Tous les soirs, en une des plus belles salles de Paris, des Cours et des Conférences seront professés sur toutes les matières de l'enseignement secondaire et supérieur. Ce sera le petit commencement d'une très grande chose. Cependant nous continuerons à distribuer nos *tracts* par milliers; nous continuerons à écrire et à répandre notre *Bibliothèque ouvrière* « à 25 centimes, » pour lutter contre la *Bibliothèque démocratique*; nous multiplierons nos conférences et surtout nos Missions. Et même, mon cher ami, nous irons en donner chez vous.

Mais vous en revenez toujours à votre idéal primitif, et vous voudriez commencer, dès demain, par les confréries, les bannières et les pèlerinages.

Ces choses sont excellentes; mais dans un milieu très chrétien.

Quant à vous, mon ami, si vous débutez par-là, vous ne ferez que des hypocrites. Et ils se tourneront un jour contre vous avec la fureur de bêtes fauves qui ont fait longtemps semblant d'être apprivoisées.

Faites-leur du bien, faites-leur du bien ! Avant qu'il soit un an, ils vous demanderont la permission de planter une croix colossale au milieu de leur cité ouvrière. Avant deux ans, ils vous réclameront une chapelle, qu'ils placeront eux-mêmes sous le vocable de Notre-Dame-des-Ouvriers. Avant trois ans, ils la rempliront. Avant quatre ans, ils s'y confesseront.

Faites-leur du bien. Le Verbe de Dieu ne nous a pas enseigné sur la terre les sept Œuvres de miséricorde spirituelles, mais seulement les corporelles. Ce sont en effet les plus faciles, et celles par quoi nous devons commencer le grand œuvre de la charité envers tous les hommes, et principalement envers les ouvriers.

Faites-leur du bien, industriels qui m'entendez, et élevez-les chrétiennement jusqu'à vous.

Sinon, c'en est fait de notre société. Elle est morte.

LÉON GAUTIER.
(*Monde*).

S[illegible]

(Correspondance particulière du *Journal de Roubaix*.)

Paris, 30 octobre.

M. Buffet a été le principal promoteur de la majorité qui a fabriqué la nouvelle constitution républicaine et le voilà aujourd'hui bien récompensé de son œuvre ! Thiéristes, républicains et radicaux sont acharnés à faire tomber du pouvoir l'homme qui leur a donné la majorité ! Si M. Buffet tombe, le citoyen Gambetta, appelé à devenir ministre, est déjà menacé par les Naquet, par les Marcou et toute la bande des intransigeants : l'écrivain qui se cache sous le nom d'*Ignotus* dans le *Figaro* a raison de dire aujourd'hui, à propos du citoyen Naquet :

« Le temps marche. Avant-hier, M. Gambetta était du côté de la guillotine de 93 ; aujourd'hui il est du côté du panier. »

C'est toujours la même histoire: quand nous voulons sortir du principe de la stabilité monarchique, nous sommes livrés aux violents qui s'exterminent les uns après les autres, en couvrant de ruines le sol de la patrie et en l'inondant de sang.

On parle du projet de formation d'un cabinet, dit libéral, et, au fond, orléaniste, qui serait accepté par une moitié du centre droit, du centre gauche et d'une fraction notable de la gauche modérée parmi laquelle figurent certains anciens ministres de M. Thiers.

En revanche, ce projet paraît causer la plus vive inquiétude à l'extrême gauche, qui y voit autant une menace pour la République que pour M. Buffet.

Il serait toujours question, dans les centres, de placer le duc d'Audiffret-Pasquier à la tête du futur ministère, mais on affirme que le maréchal de Mac-Mahon éprouve toujours une très-vive antipathie à l'égard du duc Pasquier.

On fait toutes sortes de conjectures à propos du brusque départ de MM. d'Audiffret et Casimir Périer. A peine rentré d'Anzin, le premier est reparti pour ses propriétés du département de l'Orne, le second pour Bar-sur-Seine. Quelques personnes veulent que les deux beaux-frères, après avoir échangé leurs impressions pendant leur excursion dans le Nord, aient jugé à propos de se soustraire à certaines suggestions, auxquelles M. Thiers ne serait pas étranger. D'autres supposent que le duc Pasquier, officiellement éclairé sur la situation, veut aussi se mettre en dehors des machinations dirigées contre M. Buffet.

Hier soir, dans un cercle politique, on prétendait que le centre gauche refusait provisoirement de joindre ses efforts à ceux de la gauche modérée et du groupe Lavergne, car on dit l'alliance de ces derniers de plus en plus étroite contre M. Buffet.

Le centre gauche, d'après cette version, se réserverait de jouer le rôle d'arbitre entre le gouvernement et l'opposition. A ces fins, il aurait décidé de ne se réunir pour délibérer qu'après le centre droit et les deux gauches, ce qui renvoie sa première réunion au 3 ou 4 novembre, sinon à l'ouverture même de la session.

Il y a lieu de se préoccuper d'une réunion républicaine affectant le caractère permanent et qui tend à jouer, auprès des réunions parlementaires des gauches, le rôle de l'ancien club des Jacobins. Les délibérations de cette assemblée auraient plus de solennité que de mystère, et l'on cite des notabilités de l'extrême gauche parlementaire qui n'ont pas cru pouvoir se soustraire aux comparutions qu'elle exigeait d'eux, pour qu'ils fournissent des explications sur leur conduite politique.

Au ministère de l'intérieur on croit que 25 à 30 membres de l'extrême droite voteront pour le scrutin de liste.

On lit dans le *Mémorial diplomatique* :

« Le voyage que le futur héritier du trône anglais entreprend en ce moment dans l'Inde est un événement d'une haute portée pour l'Angleterre et aussi pour la politique du monde en général. Nos voisins d'Outre-Manche sont des gens très positifs et, quelque riches qu'ils soient, ils ne prodiguent pas plusieurs millions de leur revenu pour procurer une simple distraction à l'un de leurs princes. L'empressement que le Parlement a mis à voter les fonds pour le voyage du prince de Galles, est à lui seul un témoignage de l'importance de ce voyage et des espérances qui s'y rattachent.

» L'empire britannique des Indes existe depuis vingt-trois ans dans ses limites actuelles. Il a passé, en 1858, des mains de la Compagnie des Indes, dont les privilèges venaient d'expirer, sous le gouvernement direct de la Reine et du Parlement, et, après avoir traversé la crise sanglante de l'insurrection des Cipayes, il est entré dans une ère de réformes qui sera la gloire éternelle du nom anglais.

L'Inde anglaise compte, sur une superficie de 2 430.000 kilomètres carrés, 239 millions d'habitants, dont le quart appartient à de petits Etats gouvernés par des princes indigènes, vassaux de la Reine. Le nombre des Européens dépasse à peine 100,000, et ce petit nombre gouverne et administre l'immense empire asiatique qui s'étend du Cap Comorin au pied de l'Himalaya.

P. S. — Plus nous approchons de la saison, plus l'antagonisme se prononce entre les républicains thiéristes et les radicaux. Les compères de MM. Gambetta et Thiers sont très-embarrassés.

La bourse a été agitée aujourd'hui par des exécutions et notamment par celle d'une importante maison de Paris; on craint que ce dernier sinistre n'en entraîne d'autres.

DE SAINT-CHÉRON.

Roubaix-Tourcoing

ET LE NORD DE LA FRANCE

Comme nous l'avions prévu, le Conseil municipal n'a pas tardé à revenir sur son vote précédent, et il a accordé, avant-hier, une augmentation aux agents de police. Le traitement sera désormais égal à celui donné à Lille. Cette solution nous paraît très équitable, et sera bien accueillie par l'opinion.

Nul doute que, de leur côté, nos « sergents de ville » n'apportent dans leur service plus de ponctualité et plus d'empressement encore que par le passé, car peut-être se montrera-t-on plus exigeant envers eux.

—

M. le maire de Lille a reçu hier de M. le ministre de l'instruction publique une dépêche télégraphique lui annonçant que le Conseil supérieur de l'instruction publique a donné, sans opposition, un avis favorable à la création d'une Faculté de médecine à Lille.

—

Nous apprenons qu'une somme de *vingt mille* francs a été inscrite au budget de l'année prochaine pour des fêtes que l'on se propose de donner à Roubaix en 1876.

Ce crédit est tout à fait provisoire et la ville est très disposée à l'augmenter notablement, à le doubler même et au-delà, si on parvient à composer un programme suffisamment complet et digne de l'importance de notre cité.

Il est bon d'ajouter aussi que la fête donnée en septembre, toute improvisée qu'elle ait été, a donné un très joli produit à l'octroi: on en a conclu, non sans raison, qu'en faisant beaucoup mieux, on obtiendrait beaucoup plus.

Nous croyons qu'il est utile d'étudier et de préparer, dès maintenant, les éléments de fête projetée. On a proposé jusqu'à présent :

1° Une exposition industrielle ;
2° Un cortége historique ;
3° Un concours international d'harmonies et d'orphéons ;
4° Un concours international de tir ;
5° Un carrousel costumé ;
6° Prix et médailles aux compagnies de pompiers ;
7° Prix à toutes les Sociétés ouvrières, comme on le faisait avant la guerre ;
8° Une ascension aerostastique ;
9° Un feu d'artifice ;
10° Illumination des principaux quartiers de la ville.

Que ceux qui auraient d'autres idées les fassent connaître, le concours est ouvert : notre colonne de la «correspondance» est à la disposition de tous les hommes de bonne volonté.

—

Voici la deuxième liste supplémentaire des volontaires d'un an, admis par suite de la décision de M. le ministre de la guerre, du 27 octobre:

C. Cagnion, Ribecourt. — H. Lepers, Tourcoing.—E. Lemahieu, Carnières. — H. Willemanne, Houplines.—A. Durieux, Bersée.—L. Dillies, Roubaix.— V. Bricout, Cauroir.—T. Valin, Sebourg.— L. Dubois, Marquette (arrondissement de Valenciennes.)— P. Maillet, Maing.

C. Verschave, Wylder. — L. Piette, Fourmies,—V. Bulteau, Roubaix. — A. Tricart, Lys-lez-Lannoy.— B. Pélériaux, Maubeuge. — G. Gaydet, Roubaix. — L. Delcourt, Fresnes. — J. Mériaux, Beaumont. — E. Lesur, Jolimetz. — A. Depierre, Liévin (P.-de-C.) — A. Bellanger, Renescure.—A. Margerin, Maubenge.—G. Deparre, Estaires.— Ernest Wallerand, Cousolre.—E. Semet, Ronbaix.

E. Jouart, Bavai. — E. Monchecourt, Aniches.—Ch. Leduc, Saint Saulve. — P. Crombé, Roubaix. — E. Boutteau, Louvignies.—E Caffeau, Englefontaine — P. Bouchez, Viesly.— V. Malarmé, Ftrœungt.— A. Oger, Tourcoing. —Ed. Natalis, Roucaix. — A. Wiart, Sains. — H. Boucly, Haspres.—A. Evrard, Wignehies.—L. Doby, Douai.

—

Les morts subites deviennent de plus en plus fréquentes à Roubaix. Deux de ces événements ont encore marqué la journée d'hier. M. Sebert, pharmacien, a été frappé, peu après s'être couché. Il avait ressenti un léger malaise à l'estomac, ce qui l'avait engagé à se mettre au lit plus tôt que d'habitude. Il est mort sans pouvoir prononcer une parole.

Dans l'après-midi, un marchand de balais et de charbon, nommé J.-B. D..., passait rue Pierre-de-Roubaix, poussant sa petite charrette, lorsque tout à coup on le vit s'affaisser. Un prêtre, qui passait près de cet endroit, courut à son aide; mais il n'eut que le temps de donner l'absolution à l'infortuné qui expira aussitôt.

Prix de revient des Viandes

DROITS D'OCTROI COMPRIS.

		1re QUAL.	2e QUAL.	3e QUAL.
Bœuf	le k°	1.69	1.41	1.12
Vache	»	1.63	1.27	0.94
Taureau	»	0.00	0.00	0.00
Veau	»	1.81	1.42	1.27
Mouton	»	1.85	1.75	1.55
Porc	»	1.60	1.55	1.50

Roubaix, le 22 Octobre 1875.

Le Maire de Roubaix.
C. DESCAT.

LETTRES MORTUAIRES ET D'OBIT. — *Imprimerie Alfred Reboux*. — Avis gratuit dans les deux éditions du *Journal de Roubaix*.

Faits divers

— Le ballon du colonel Laussedot qui s'est déjà élevé une fois du square des Arts-et-Métiers, a opéré hier, au même endroit, une deuxième ascension, sous la direction de M. Jules Godard.

Le colonel Laussedot, qui montait ce ballon, a fait, malgré le mauvais temps plusieurs expériences météorologiques.

— Le *Builder* a consacré un long article à une vieille maison de l'ancienne Angleterre, à Waddington Hall, dans le comté de Lancastre, où se réfugia le roi Henri VI et donne le dessin du bâtiment tel qu'il est aujourd'hui. Nous en extrayons ce qui suit :

Il y a dans le comté de Lancastre de grandes collines montagneuses d'où la vue embrasse les panoramas les plus étendus, et d'où les gardes apercevaient au loin l'ennemi qui s'avançait, et par le son du cor, par des signaux ou par des feux, avertissaient de sa présence.

A l'époque de Henri VI le comté de Lancastre était sauvage, à demi pittoresque, peu peuplé ; ses villes et ses villages étaient petits, peu nombreux et éloignés les uns des autres. Ses régions montagneuses et marécageuses étaient de vastes solitudes que seuls connaissaient les vagabonds errants.

—Physiologie du dîner dans les différents pays, d'après M. Fernand Bourgeat, du *Journal de la vie domestique*:

En Angleterre, on dîne pour se réconforter;

En Italie, on dîne pour utiliser les productions du pays;

En Espagne, on dîne pour digérer sa cigarette;

En Allemagne, on dîne pour s'en fourrer jusque-là ;

En France, on dîne pour dîner, c'est-à-dire pour causer, pour jouir de l'existence et pour faire acte de sociabilité.

Partout on dîne seul : il n'y a qu'en France qu'on sache dîner... en famille.

— Un peu vieux, mais toujours bon.

— Dites donc, sargent, ousque ça se trouve donc, l'isme de Suez?

— L'isme de Suez... mais elle est en Perse.

— Tiens, le caporal nous disait hier qu'elle était en Egypre?

Et le caporal, il n'avait pas tort, nonobstant que j'aie raison. L'isme de Suez est fectivement en Egypre, mais elle est aussi radicalement en Perse, vu qu'on en a fait, le percement.

VARIÉTÉS

VOYAGE AU PAYS DES MILLIARDS

PREMIÈRE PARTIE

L'ALLEMAGNE DU SUD ET L'ALLEMAGNE CENTRALE

(*Suite*).— *Voir le Journal de Roubaix du 25.*

VI.

Les Vénus de Rosenstein. — Le sérail du duc Charles. — Ludwigsbourg. — Trait de bravoure du prince Napoléon.—Heilbronn. — Heidelberg.

Il est de temps de quitter cette charmante ville d'humeur si accommodante et si joviale, où le peuple a conservé sa bonhomie, même sous le casque à pointe. Stuttgard restera le sourire de l'Allemagne, tandis que Berlin n'en est que la grimace.

En sortant de la gare, une des plus belles et des plus vastes du monde avec celle de Zurich, on passe sous le Rosenstein. C'est sur cette *Pierre-des-Roses* que l'ancien roi bâtit un château qu'il entoura de toutes les Vénus sorties de la mer en travail et de l'imagination en délire des statuaires modernes. Il y en avait de couchées, il y en avait d'accroupies, il y en avait de cagneuses, de grasses, de maigres, de tous les pays et de tous les tempéraments. Ce n'était pas une collection, mais un étal. La reine Olga a fait rentrer ces filles trop peu vêtues pour le climat, et le public lui en sait gré.

Ces princes de Wurtemberg n'ont pas toujours été ce qu'ils auraient dû être; il y en a eu qui se sont montrés prodigues jusqu'à la folie, sensuels jusqu'à la bestialité. Le duc Charles, que Frédéric II déclara majeur à seize ans, nous apparait dans l'histoire comme un satyre couronné de pampres, jouant de la flûte au milieu d'un cercle de nymphes. En 1763, à l'occasion de l'anniversaire de sa naissance, ce jeune extravagant tint table ouverte quinze jours durant.

Il y eut des festins à effrayer Gargantua, des bals masqués comme à Venise, des feux d'artifices, des comédies et des ballets comme à Versailles, des carrousels, des tables de pharaon, une loterie d'objets précieux pour les invités et des fontaines de vin pour le peuple. On organisa aussi des parties de campagne, des chasses fabuleuses, dans lesquelles les paysans traquèrent plus de 5,000 pièces de gros gibier. Cette espèce de Sardanapale germanique entretenait un sérail de beautés étrangères : des Italiennes aux yeux noirs, des Norwégiennes et des Suédoises aux yeux bleus, des Espagnoles au teint bruni. Ces favorites se promenaient en costume de théâtre, en reines de Palmyre et de Saba, en Cléopâtre et en Agrippine, sur le sable doré des allées de la résidence et du château de la Solitude. Elles mettaient le Trésor au pillage. Charles dut demander à son peuple, en cinq ans, par des impôts et des taxes extraordinaires, plus de 4 millions de florins. Mais voilà qu'un jour ce prince est saisi d'un brusque repentir ; il licencie son armée de femmes et s'entoure d'une armée de soldats qui sauve le pays.

Le duc Frédéric, l'allié de Napoléon, recommença l'orgie que Charles avait interrompue. Moreau, en entrant à Stuttgard, le trouva la bouche pleine, la serviette au menton. Il était armé de sa fourchette et ses cuisiniers étaient à leurs pièces. Bonaparte vit du premier coup ce qu'il pouvait tirer de ce prince efféminé et puéril. Il l'amusa en lui donnant pour hochet une couronne de roi. Frédéric prit le titre gothique d'*empereur Paul des Souabes*. Bouffi d'orgueil, il se promène comme un paon au milieu de sa basse-cour. Il déploie autour de lui une garde royale composée de six corps différents : gardes du corps, chasseurs à cheval, gardes à pied, chevau-légers, régiment du roi à cheval, chasseurs du roi à pied. Il s'entoure d'un luxe oriental; et, comme Denys le Tyran, il couche chaque nuit dans une autre chambre de son palais, qui en renferme trois cent soixante-cinq. Il donna à Napoléon une chasse qui vida les coffres de l'État et qui ne parut à l'empereur qu'une « dégoûtante boucherie. » En 1815, au mois de mars, il organisa une seconde grande chasse pour laquelle ses officiers réquisitionnèrent 25,584 paysans et 3,237 chevaux.

Au delà du Rosenstein, près de Cannstadt, nous voyons étinceler sur le sommet de Rothenberg la coupole dorée de la chapelle grecque élevée en 1830, par le roi Guillaume, à la mémoire de sa première femme, une princesse russe. Il est lui-même enterré auprès d'elle. C'est dans cette chapelle que s'est commis un vol de diamants et de reliques dont on a tant parlé, il y a quelques mois. Le voleur, pendant plusieurs nuits de suite, avait habitué le gardien à des détonations d'armes à feu. Lorsque celui-ci n'y prit plus garde, il introduisit de la dynamite dans la serrure et fit sauter la porte.

Le Neckar roule des flots jaunâtres au milieu des prairies verdoyantes; en plusieurs endroits, il a inondé ses rives.

Nous passons rapidement devant Ludwigsbourg, le Potsdam wurtembergeois. Autrefois, c'était la première place de guerre du royaume; on visite encore son arsenal, son ancienne fonderie de canons et son château, situé au milieu d'un parc magnifique.

C'est à Ludwigsbourg que le prince Napoléon a fait ses premières études militaires. Il y a fait aussi les cent coups, et le feu roi Guillaume a dû plus d'une fois payer ses dettes. On raconte — ce qui ne contredit en rien la réputation de bravoure du prince — que, s'étant